

Un symbole de l'engagement féminin dans la Grande Guerre : Bécassine

Hubert Bonin, professeur émérite & chercheur en histoire économique, Sciences Po Bordeaux et UMR
CNRS 5113 GRETHA-Université de Bordeaux

Loin de l'austérité de l'histoire économique, les albums de Bécassine expriment pourtant des valeurs et relatent des faits qui placent l'héroïne au cœur des événements et surtout de leur impact sur « le second front » et l'arrière. Ce texte a seulement comme ambition de mobiliser ces éléments afin d'apporter une petite pierre à la construction de notre programme de recherche sur l'histoire industrielle de la Première Guerre mondiale. Je m'inspirerai bien entendu du texte pionnier rédigé en 2014 par Jean-Marie Borghino¹, mais ma démarche sera plus « académique » et donc nourrie de développements plus approfondis et structurés – et ce, en contrepoint de deux textes consacrés au travail des femmes en Gironde durant le conflit² et des nombreux ouvrages parus sur les femmes mobilisées dans l'effort de guerre³ ou confrontées aux enjeux du genre⁴, un peu comme Bécassine parfois d'ailleurs. Il s'agit de rassembler les éléments dépassant l'anecdote du récit illustré et de les regrouper selon les thèmes qui permettront de les insérer dans l'analyse logique des événements et surtout des conditions de guerre.

1. Bécassine en symbole des mentalités et des comportements d'une partie de la population civile

Rappelons que « Bécassine naît en 1905 sous la plume de Jacqueline Rivière, rédactrice en chef de l'hebdomadaire *La Semaine de Suzette*, et le crayon de Joseph Pinchon [...]. *La Semaine de Suzette* est une revue adressée à un public de jeunes

¹ Jean-Marie Borghino, « Bécassine et l'effort de guerre » [<http://jeanmarieborghino.fr/becassine-effort-guerre/>][8 juin 2014].

² Hubert Bonin, « Les femmes girondines dans la guerre économique », in 14-18. *L'autre front. Les femmes de Gironde au temps de la Grande Guerre*, Bordeaux, Archives départementales de la Gironde, 2014, p. 25-38. « Les conditions de travail et de vie des Girondines engagées dans la guerre économique », in 14-18. *L'autre front. Les femmes de Gironde au temps de la Grande Guerre*, Bordeaux, Archives départementales de la Gironde, 2014, p. 49-68. Ces deux textes ont été republiés après compléments dans : *Bordeaux et la Gironde dans la guerre économique en 1914-1919*, Paris, Les Indes savantes, 2018.

³ Jean-Louis Robert, « Women at work in France during the First World War », in Richard Wall & Jay Winter (dir.), *The Upheaval of War : Family Work, and Welfare, 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988. « Les femmes et l'industrie de guerre », Rémy Porte, *La mobilisation industrielle, « premier front » de la Grande Guerre ?*, Paris, 14-18 Éditions, 2005, p. 261-265. François Cochet, « Femmes en guerre », in François Cochet & Rémy Porte (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre*, « Bouquins », Paris, Robert Laffont, 2005, p.417-420. Cf. aussi Évelyne Morin-Rotureau (dir.) (avec Annette Becker, Florence Brachet-Champsaur, Colette Cosnier et alii), *Françaises en guerre, 1914-1918*, Paris, Éditions Autrement, 2013. Cf. aussi : Évelyne Morin-Rotureau (dir.), *Combats de femmes : 14-18, les femmes, pilier de l'effort de guerre*, Paris, Éditions Autrement, 2004 ; réédité en 2014. Louis Le Roc'h-Morgère & Jean-François Grevet, *Les munitionnettes. Les femmes dans l'effort de guerre aux usines Delahaye*, Roubaix, Archives nationales du monde du travail, 2016.

⁴ Gail Braybon & Penny Summerfield, *Out of the Cage: Womens's Experiences in Two World Wars*, Londres-New York, Pandora, 1987. Margaret Higonnet, Jane Jenson, Sonya Michel & Margaret Collins Weitz (dir.), *Behind the Lines: Gender and the Two World Wars*, New Haven, Yale University Press, 1987. Françoise Thébaud, *Les femmes au temps de la Guerre de 14*, Paris, Payot, 1986; 2^e édition, 2013. Françoise Thébaud, « Femmes et genre dans la guerre », in Stéphane Audoin-Rouzeau & Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Bayard Presse, 2004, p. 613-625 ; réédition : Perrin, « Tempus », 2012, p. 111-127.

filles⁵. Publiée par les Éditions Gauthier-Languereau le 2 février 1905, c'est grâce à son personnage de Bécassine qu'elle devient célèbre. Elle paraît de façon hebdomadaire jusqu'à son 144^e et dernier numéro le 25 août 1960. »⁶ En pages centrales paraissent avant-guerre deux planches de Bécassine : « Tout de suite, la petite servante bretonne rencontre un vif succès, si bien qu'elle prend une place de plus en plus importante dans le journal, et ses aventures seront suivies par toute une génération d'adolescentes. Le public est friand de ses bévues irritantes qui déconcertent sa patronne, la marquise de Grand Air. Dès 1913, les lectrices découvrent son nom de baptême : Annaïck Labornez. »⁷

Le premier ouvrage suscité par le conflit et publié en pleine guerre est *Bécassine pendant la Guerre*, dont le titre est devenu *Bécassine pendant la Grande Guerre* (ci après : I)⁸ après la Seconde Guerre mondiale. Ses auteurs constituent un trio : l'illustrateur est Caumery (pseudonyme de Maurice Languereau, à la fois dessinateur et éditeur), accompagné par Joseph-Porphyre Pinchon⁹, qui est remplacé par Édouard Zier pendant sa mobilisation en 1917 et 1918, et ce, pour deux albums, *Bécassine mobilisée* et *Bécassine chez les Alliés*, chez le même éditeur, Gautier-Languereau. Celui-ci publie quatre albums de guerre de Bécassine : *Bécassine pendant la guerre* (1915), *Bécassine chez les Alliés* (1917)¹⁰ (ci après : III), *Bécassine mobilisée* (1918)¹¹ (ci après : II), *Bécassine chez les Turcs* (1919) (ci après : IV). J'utiliserais enfin sommairement *Les cent métiers de Bécassine* (1920) (ci-après : V) à propos de l'immédiat après-guerre.

Évidemment, on ne peut que se demander si l'héroïne et ces publications sont destinées à être happées par quelque « esprit cocardier », si ces albums souscrivent à la propagande gouvernementale d'embrigadement des esprits, ce qui suggère d'étudier l'attitude de Bécassine pendant la guerre, ses réactions, son vocabulaire, son apparence physique, son évolution psychologique et morale : « La petite Bécasse sotte et charmante, généreuse et aimante est très naïve. La guerre l'oblige à mûrir, à grandir précocement comme les enfants pris dans la tourmente de la Guerre. La petite bonne a vingt ans, mais son esprit est demeuré puéril. Avec les événements, elle apprend à se débrouiller. La prise de conscience de la guerre l'a fait passer de l'hétéronomie à l'autonomie, pour reprendre l'expression de Piaget. »¹² « Sur le plan idéologique, le livre est une première approche du "bourrage de crâne" et de la critique qui en est faite à travers la simplicité naïve et l'inculture de Bécassine, représentante des Français médiocres et faciles à duper. »¹³

Notons immédiatement que Bécassine apparaît sur la couverture de *Bécassine pendant la guerre* habillée en Alsacienne : en 1915, cette Bretonne porte son cœur

⁵ Cf. Marie-Anne Couderc, *La Semaine de Suzette. Histoires de filles*, Paris, CNRS, 2005.

⁶ Jean-Marie Borghino, « Bécassine et l'effort de guerre », *op. cit.*

⁷ *Ibidem.*

⁸ J'ai utilisé une version parue en 1929, héritée de la grand-mère de mon épouse.

⁹ Voir le site consacré au dessinateur de *Bécassine*, Joseph Porphyre Pinchon [<http://www.pinchon-illustrateur.info>].

¹⁰ J'ai utilisé la version publiée en 1917, rééditée en 1947 et enfin, chez Hachette-Languereau, en 1994.

¹¹ J'ai utilisé la version parue en 1980, issue elle-même d'une édition « renouvelée en 1951 » et de l'édition de 1918.

¹² Laurence Olivier-Messonier, docteure en littérature française et comparée et professeure agrégée de lettres modernes, sur le site de formation [http://crdp.ac-amiens.fr/cddpoise/blog_petits_lecteurs/?p=5810] (réseau Canopé).

¹³ *Ibidem.*

vers la réunification de la France et la cicatrisation de la blessure de 1870. Elle se veut bien française et, d'ailleurs, il faut relever qu'elle parle couramment le français dans ces BD, sans aucune référence, même éphémère, au « dialecte » breton, pourtant encore couramment utilisé dans l'Ouest à cette époque.



Jean-Marie Borghino s'est d'ores et déjà livré à une analyse générale de la personnalité, des attitudes et du comportement de Bécassine : « Bien entendu, l'incorrigible naïve est recrutée par le service aux armées pour combattre le Boche. La propagande, soucieuse de mobiliser toutes les âmes vives de la nation pour concentrer l'effort de guerre, s'empare du personnage de la petite Bretonne. Le conflit évolue et entraîne un grand nombre de changements dans la vie sociale, ce qui

n'échappe pas aux petites lectrices de *La Semaine de Suzette* ; très vite, la rédaction en tient compte. C'est pour cette raison que les quatre premiers albums de Caumery et Pinchon traitent de la Grande Guerre en particulier. Certes, les sujets sont abordés avec plaisanterie, les aventures sont comiques, et les horreurs de la guerre ne sont pas spécialement exposées : la censure veille et le public est jeune. Néanmoins, Bécassine chasse le Boche exécré, et lui fait subir des entourloupettes toutes aussi cocasses les unes que les autres. Au travers de ses exploits, on perçoit cependant les peurs, les angoisses, et les difficultés quotidiennes que vivent les civils durant cette guerre. Notre héroïne se transforme tour à tour en infirmière, conductrice de tramway, secrétaire ou espionne, et ne manque jamais l'occasion de ridiculiser l'ennemi qu'elle casse à souhait. Elle fait de la propagande, de la photo aérienne, et part même pour la Turquie lointaine lorsque celle-ci ouvre un nouveau front contre les Alliés. Bécassine devient en quelque sorte le symbole de l'émancipation de la femme, dans une période troublée où les codes sont en train de changer [...]. Actualité oblige, Bécassine se met alors au service des blessés et devient auxiliaire de la Croix Rouge. »

« La revue s'adressant à un public candide, c'est toute une génération de fillettes qui va espérer, un jour, prendre sa place. La domestique de la marquise de Grand-Air ménagera la sensibilité de ses jeunes lectrices, elle se gardera bien de décrire les atrocités de la guerre. Les auteurs sont prévenants ; bien qu'ayant supporté les horreurs du conflit, ils essaieront de faire ressortir la fibre patriotique avant tout. Et de toute évidence, lorsque Bécassine se prendra d'amitié pour un soldat blessé, celui-ci ne sera atteint que d'un vulgaire rhume, contracté en premières lignes sur le front [...]. Bien entendu, le patriotisme est omniprésent ; les parutions s'effectuant en plein conflit, il faut canaliser toutes les couches sensibles de la population vers l'effort de guerre. Ainsi Bécassine n'hésite pas à se rendre en Alsace, dans la zone des combats, petit bout de territoire libéré par l'armée française en 1914-1915 [...]. Toutes les conséquences néfastes de la guerre sur la vie quotidienne des civils sont dépeintes : l'espionnage, les bombardements aériens, les restrictions et les exodes, par exemple, sont présents. Cependant, en exploitant les sottises de Bécassine, tous ces événements ne prennent jamais une fin dramatique et demeurent le plus souvent dans un contexte comique. »¹⁴ Dès le 3 février 1916, de nouvelles histoires de la petite niaise apparaissent dans *La Semaine de Suzette*, et cette fois-ci, elles auront pour cadre le théâtre de La Grande Guerre. »

« On est surpris par l'insouciance des gens que nous dépeignent les albums de Joseph Pinchon. On découvre une population qui continue à travailler, à faire du commerce, à se rendre aux champs, à manger, à boire, comme si les événements aux frontières n'altéraient en rien leur quotidien. Alors que la réalité en temps de guerre est tout autre : les nations sont paralysées, bien souvent affamées, la production est stoppée, les gens se terrent dans des abris au gré des alertes. Est-ce du bluff ? Ou bien est-ce volontaire ? N'oublions pas que ces dessins ont été destinés à un public de jeunes ; qu'ils aient été aussi propagandistes relève d'une volonté et certainement d'un bourrage de crâne déterminé. »¹⁵

Bref, avec ces albums, on entre dans « la Grande Guerre de la BD », dont une synthèse a été publiée par Luc Révillon¹⁶, à partir des collections du Musée de la

¹⁴ Jean-Marie Borghino, « Bécassine et l'effort de guerre », *op. cit.*

¹⁵ *Ibidem.*

¹⁶ Luc Révillon, *La Grande Guerre de la BD. Un siècle d'histoires*, Paris, Beaux-Arts Éditions / Musée de la Grande Guerre, 2014.

Grande Guerre, à Meaux : « L'idée initiale était de traiter de la bande dessinée publiée pendant la Grande Guerre, donc en s'appuyant sur les collections du musée. On n'imagine pas l'impact que la bande dessinée a pu avoir sur son lectorat pendant la guerre : quantitativement ce sont des millions d'enfants qui ont été marqués par ces illustrés. En élargissant le sujet jusqu'à aujourd'hui, cela a permis de souligner que l'idéologie contenue dans les récits nous enseigne sur les mentalités de chaque époque. Le contexte de publication est primordial : avant, c'était la guerre aux Boches, maintenant, c'est la guerre à la guerre. »¹⁷

2. Bécassine confrontée à la guerre

Au-delà de rebondissement de l'intrigue, des anecdotes, des événements au fil de l'eau, l'on peut extraire quelques faits en autant de petits cas d'étude des liens entre cette BD et la guerre, d'abord en se concentrant sur Bécassine elle-même et son devenir tout au long de ces années.

A. L'entrée en guerre

Bécassine est la jeune employée de maison ou domestique de la marquise de Grand-Air, comme des centaines de milliers d'autres jeunes femmes¹⁸. Au début de la guerre, « vers le milieu de juillet 1914 »¹⁹, celle-ci va s'installer dans « la propriété qu'elle possède aux environs de Dieppe », avec sa petite-fille Yvonne et son neveu Bertrand, une cuisinière, un jardinier et un jeune employé. Bécassine les y rejoint le 1^{er} août de retour d'un congé. Or elle tombe des nues ! En effet, elle découvre soudain la menace de guerre : « Bécassine, qui n'a pas lu les journaux, reste abasourdie. Elle se cherche des motifs d'inquiétude et n'en trouve pas. Pourtant, elle est Française et bien Française. » Elle apprend alors le risque de guerre avec l'Allemagne : « La guerre ! Avec qui ? – Avec les Boches de la Bochie ! »²⁰ « Elle n'en a jamais entendu parler », d'où une plongée dans un atlas avant qu'on ne lui indique qu'il s'agit de l'Allemagne.

Le lecteur assiste à la perception de la nouvelle de la déclaration de guerre²¹ : « Maîtres et domestiques sont rassemblés, très émus aussi. » Heureusement, la confiance règne, d'autant plus que le neveu et le jeune employé partent à l'armée avec une énergie certaine : « Bertrand et Zidore entreprennent de la consoler. “Vous faites pas de bile, Mam'zelle Bécassine, on les aura, les Boches. – Ben sûr qu'on les aura, avec des z'héros comme vous”, affirme Bécassine », si animée d'un esprit guerrier qu'elle va quérir au grenier l'antique armure médiévale d'Enguerrand de Grand-Air... Le jeune noble part à l'armée dès juillet 1914, suivi un peu plus tard par le tout jeune domestique Zidore, qui devance l'appel, s'engage et rejoint le « quartier d'artillerie, derrière l'École militaire »²², où il s'initie aux pratiques de caserne²³ avant d'être nommé gardien dans un camp de prisonniers²⁴. La BD veut montrer que « petits » et « grands » sont unis par la même ardeur patriotique.

¹⁷ Luc Révillon, entretien, 18 mars 2015, sur le site des Amis du Musée de la Grande Guerre[<http://sam2g.fr/la-grande-guerre-dans-la-bande-dessinee-une-nouveaute-editoriale/>].

¹⁸ Cf. Anne Martin-Fugier, *La place des bonnes : la domesticité féminine à Paris en 1900*, Paris, Grasset, 1979 (rééditions 1985, 1998, 2004).

¹⁹ I, p. 1.

²⁰ I, p. 1.

²¹ I, p. 2.

²² I, p. 18-19.

²³ I, p. 34.

²⁴ I, p. 35.

B. Bécassine auxiliaire de santé

Bécassine est impliquée en direct dans l'effort de guerre. Plusieurs épisodes ponctuent l'évolution professionnelle de Bécassine pendant la guerre, en autant d'éclairages sur le destin des femmes de cette époque.

Une fois que sa patronne a ouvert un hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge dans sa propriété du val de Loire, sa domestique « attend impatiemment les premiers blessés, brûlant de se dévouer aux soldats »²⁵. Elle se contente d'abord de procurer de petits services aux militaires : « Il y a maintenant une vingtaine de soldats à l'hôpital [dont un soldat des troupes coloniales d'Afrique subsaharienne²⁶]. Ce sont des petits blessés ou des convalescents [...]. Tous raffolent d'elle : elle les amuse, fait toutes leurs volontés, les gâte. Elle dépense sans compter ses économies en achats de tabac et de cigarettes qu'elle leur distribue »²⁷. Mais elle côtoie le personnel de santé, en une initiation improvisée, d'où quelques erreurs en soignant quelques patients. C'est là qu'elle retrouve Jean du Keric, un voisin « de Clocher-les-Bécasses, pays natal de notre héroïne »²⁸, dont elle accompagne la guérison. Le neveu de la marquise lui-même rejoint le site : « Légèrement blessé, soigné à Tours, il a obtenu l'autorisation de venir en convalescence chez sa tante »²⁹. Entre-temps, l'hôpital s'agite car un médecin-inspecteur s'y rend en tournée³⁰, le médecin-major Ledoux : toute la filière verticale est ainsi dessinée.

Cependant, elle « a eu une déception quand le docteur et Mme de Grand-Air lui ont dit qu'elle serait seulement auxiliaire : pour être infirmière, il faut passer un examen »³¹. « Mme de Grand-Air a entrepris de la consoler : “Vous êtes infirmière tout de même. Infirmière pour le nettoyage, le balayage, la préparation des lits” »³². « Mais Bécassine a pris une résolution : elle passera l'examen. Elle travaille assidûment le Manuel, l'apprend mot à mot, comme un catéchisme. Chaque soir, Yvonne [une autre employée] lui fait répéter sa leçon. » Puis elle abandonne cette idée, plutôt lucide quant à ses capacités réelles dans le domaine des soins médicaux : « Bécassine a renoncé à devenir infirmière. Elle est chargée maintenant du vestiaire. Jamais capotes et pantalons ne furent brossés, benzinés, recousus avec plus de soins »³³, d'où la réception des vêtements, objets et armes des blessés à leur accueil³⁴.

Lors d'un séjour en Bretagne, à Port-Balec, avec son oncle, elle devient « marraine » d'un soldat qui a rejoint la marquise de Grand-Air, qui a décidé d'offrir à des convalescents de son hôpital auxiliaire un séjour revigorant³⁵. Elle loue une grande villa disponible et installe sept convalescents. Or il s'avère qu'il s'agit d'un Africain subsaharien, d'un Noir, accompagné d'un Zouave : le prince Boudou de Tombouctou,

²⁵ I, p. 22.

²⁶ I, p. 32.

²⁷ I, p. 24.

²⁸ I, p. 26.

²⁹ I, p. 28.

³⁰ I, p. 28-30.

³¹ I, p. 22.

³² I, p. 26.

³³ I, p. 36.

³⁴ I, p. 36-37.

³⁵ I, p. 54-55.

soldat de 2^e classe³⁶ : « Le prince, c'est un nègre, noir comme de l'encre..., un beau nègre, du reste, avec un uniforme de spahi », un prince fils d'un petit roi près de Tombouctou. Il parle le français car « il a été recueilli tout jeune, orphelin, par des missionnaires. Il a été élevé par eux ; il s'est engagé, et il a gagné la croix de guerre en se battant comme un lion ».

C. Bécassine traminote ou *wattwoman*

La conséquence du resserrement du train de vie de la marquise est qu'elle ne garde qu'une domestique (Maria) et son chauffeur, ce qui impose à Bécassine de dénicher quelque emploi, « pas une place de bonne, mais dans l'administration »³⁷. Or une femme de ménage qui suit l'actualité de près lui commente une affiche Mobilisation des femmes : « On faisait appel aux femmes pour remplacer dans beaucoup d'emplois les hommes qui sont à la guerre [...]. Il y a des bureaux où on s'inscrit »³⁸.

Malheureusement, au-delà de l'aspect caricatural du responsable des inscriptions au bureau « Mobilisation des femmes », fort âgé et poète, qui rapporte avoir été débordé au début par le flux des demandes³⁹, le nombre des candidates est fort élevé : 721 inscrites auraient été déjà appelées alors que Bécassine obtient le numéro 3 917⁴⁰. C'est une amie qui lui suggère une orientation : « Ça vous irait-il de travailler dans les tramways ? Il paraît qu'on y demande des employées »⁴¹. « Me voilà mobilisée, quelque chose comme fonctionnaire du gouvernement [...]. J'avais décidé de me présenter à l'administration des tramways [...]. J'ai tout de suite plu à l'employé qui nous reçues. Il a dit que j'avais l'air honnête et puis que j'avais une figure qui annonçait l'énergie et la décision »⁴².

Même si Bécassine refuse d'abandonner « le costume de mon pays » et se voit seulement affublée d'un calot, elle se retrouve « receveuse de tramway »⁴³, d'ailleurs peu ou prou grâce à la recommandation de sa patronne, « ami » du « chef » qui a admis qu'elle garde son costume. « J'avais ordre de me trouver à sept heures devant la gare des Chantiers »⁴⁴ à Versailles afin de travailler sur la ligne Chantiers-Porchefontaine, jusqu'aux portes de l'Octroi de Paris : « Vérifier les billets, recevoir les sous et rendre la monnaie de pièces blanches »⁴⁵, d'où son tout premier salaire hebdomadaire. Mais elle est licenciée pour avoir détourné son tramway afin de transporter son ex-patronne jusque chez elle mais en utilisant la ligne suivante⁴⁶...

Après le rebondissement de son renvoi des tramways, par chance, la candidature de Bécassine en tant que mobilisée est enfin acceptée, au service de la « Réserve d'automobiles légèrement endommagées pouvant être utilisées pour petit service temporaire »⁴⁷, près de la porte de Versailles, fort de cinq salariés techniques – une partie des carcasses étant vendues aux enchères à des ferrailleurs. Puis elle retrouve

³⁶ I, p. 56-57.

³⁷ II, p. 5.

³⁸ II, p. 9.

³⁹ II, p. 10.

⁴⁰ II, p. 13.

⁴¹ II, p. 13.

⁴² II, p. 15.

⁴³ (II, p. 15)

⁴⁴ (II, p. 16)

⁴⁵ (II., p. 22)

⁴⁶ (II, p. 33)

⁴⁷ II, p. 37.

un emploi auprès de la famille de Grand-Air, au gré de ses déplacements, que ce soit auprès de la marquise ou du neveu Bertrand, devenu officier. Un temps, au printemps 1918, elle doit dénicher un emploi précaire auprès d'un réparateur de fenêtres, qu'elle aide à porter les verres et à réparer les fenêtres brisées par les bombardements allemands. « Mais le prix des vitres augmentait tellement que les clients se firent rares. D'ailleurs, le bombardement et les raids continuant, Paris se vidait »⁴⁸, ce qui contraint à suspendre cette collaboration : « Une fois de plus, Bécassine se trouva sans situation sociale » et avec une épargne modeste ; elle doit se replier sur une chambre d'un modeste hôtel près de la gare Montparnasse ; occuper un emploi d'auxiliaire-coiffeuse⁴⁹.

3. La guerre présente en arrière-plan de la BD

Au-delà du sort de Bécassine et de sa vie personnelle, sans surprise, la guerre est sous-jacente au déroulement de ces albums de BD. Les soldats sont souvent présents sur les images, en arrière-plan, comme quand Bécassine prend le train reliant Paris-Invalides à Versailles : « Entre parenthèses, c'était bondé de militaires. »⁵⁰

A. Des allusions aux combattants

La guerre est présente en direct par certains personnages. L'un des personnages centraux est ainsi le neveu de la marquise, Bertrand de Grand-Air. En séjour de soins « en pleine forêt vosgienne [au manoir de Valrose], il est tombé amoureux de la fille des propriétaires, Thérèse. « Bertrand a été blessé. Depuis un mois, il est l'hôte de Valrose. Il a été traité en enfant de la maison par les châtelains, Alsaciens ardemment Français. Thérèse l'a si bien soigné que la convalescence avance à grands pas »⁵¹. On comprend que ces jeunes se soient épris l'un pour l'autre, en « joli roman ».

Le mariage est prévu en pleine guerre, sans plus attendre. La famille doit donc rejoindre l'Alsace par chemin de fer – sans détail sur le parcours – et gagner une ville proche : « C'était un petit bourg vosgien regorgeant de soldats. À l'auberge et en ville, tous les lits étaient réquisitionnés par l'armée »⁵². C'est déguisés en véritables Alsaciens que les trois Bretons peuvent traverser une ligne militaire dont en fait le responsable a déjà été prévenu de leur venue. Bécassine trouve une nouvelle occasion, pendant son séjour de deux semaines, d'agir avec philanthropie, mais aussi de méditer sur le sort de sa patrie : « Ce pays est si différent du sien, le grondement presque continu du canon, les détachements qu'on rencontre souvent, et à qui elle distribue des provisions, du tabac, tout cela la fait réfléchir, lui révèle la grandeur horrible de la guerre, et donne à sa physionomie une gravité inaccoutumée »⁵³, même si elle s'aperçoit que les élèves d'école la reconnaissent parce qu'ils lisent *La Semaine de Suzette*... Puis la cérémonie du mariage fournit l'occasion d'exalter le sentiment national, lors du défilé de soldats, drapeau en tête : « Le porte-étendard haussa la drapeau. Froissé, troué de blessures glorieuses, il claquait dans le vent, étincelait dans le soleil. Et c'était l'image de la France meurtrie, mais héroïque, sûre de son droit, forte de sa bravoure, confiante en la victoire. Gravement, militairement, tous

⁴⁸ IV, p. 11.

⁴⁹ IV, p. 17-18.

⁵⁰ II, p. 6.

⁵¹ I, p. 58.

⁵² I, p. 59.

⁵³ I, p. 60.

saluèrent »⁵⁴ – et ces phrases clôturent le volume I, ce qui correspondant à la volonté d'exaltation des forces vives militaires et civiles, en des temps d'offensives et de contre-offensives douloureuses mais révélatrices de l'énergie combattante.

Plus tard, il séjourne en Bretagne le temps de sa convalescence : « Mon jeune maître, le lieutenant Bertrand de Grand-Air, a dit qu'il était tout à fait guéri de ses blessures et qu'il allait demander à repartir au front »⁵⁵. Installé chez sa tante, la marquise du Grand-Air, avec sa femme Thérèse et son ordonnance Zidore, il incarne dès le début de l'album le monde des jeunes combattants, les risques des batailles, l'enjeu de la survie. « Quelques jours plus tard, M. Bertrand a reçu son ordre de départ. Il a été content en le lisant, parce qu'il était nommé à son ancien régiment. Mme Thérèse, quoi bien émue de penser que son mari allait être à nouveau en danger, a été contente aussi parce que ce régiment est dans les Vosges, comme elle devait aller elle-même chez son père en Alsace reconquise »⁵⁶.

Il s'avère que le neveu Bertrand est blessé au combat, peu après son mariage vosgien. Mais la BD n'apporte pas de précisions et le montre seulement sur son lit d'hôpital : « Paraît que leurs blessures les faisaient encore souffrir. Et puis les Boches ont lancé leur sale pharmacie de gaz. Ça les a un peu incoliqués (je ne suis pas sûre que c'est tout à fait ce mot-là qu'a dit M. Bertrand) [intoxiqués]. Alors son colonel est venu le voir à l'hôpital. Vous ne pouvez pas retourner au front ; allez vous guérir chez vous et je m'occuperai de vous faire attacher à un service d'état-major »⁵⁷. On apprend « qu'il allait avoir une série de missions auprès des états-majors des gouvernements alliés », avec Zidore comme ordonnance. Mais celui-ci, félicité par Bécassine, lui confirme sa lucidité face à de telles perspectives de fréquenter des gens importants et son amitié : « Quand on a vu Verdun et la Somme, on s'étonne plus de grand'chose. Sauf le plaisir d'être avec mon officier, où j'aimerais le mieux aller, c'est dans la tranchée avec les camarades »⁵⁸, ce qui met au jour son engagement patriotique populaire, son désir de solidarité, fort loin du tempérament de « planqué ».

Une vue directe du front apparaît quand un soldat évoque la vie dans les tranchées, les bons rapports entre le lieutenant Bertrand et les militaires de base⁵⁹, l'amitié entre Zidore et Évariste. Or celui-ci fournit un témoignage à la fois poignant et réaliste. Cette tranche de BD indique que peut-être la censure s'est desserrée et qu'on laisse s'exprimer la perception de la guerre par les soldats, qu'ils retranscrivent par ailleurs dans les lettres à leur famille ou durant leurs permissions : « Les semaines d'après ont été pour moi les plus mauvaises de la guerre. On était en tranchée, vers la Somme, tout près des Boches. Il n'arrêtait pas de pleuvoir ; et rien à faire, pas la plus petite attaque pour se distraire ; on ne se fusillait même plus »⁶⁰. Les soldats se distraient en faisant tirer l'ennemi sur des marionnettes (un bout de bois recouvert d'un uniforme)⁶¹.

B. Bécassine en contact avec les Alliés acteurs de la guerre

⁵⁴ I, p. 61.

⁵⁵ II, p. 1.

⁵⁶ II, p. 2.

⁵⁷ III, p. 8.

⁵⁸ III, p. 8.

⁵⁹ III, p. 37

⁶⁰ III, p. 36.

⁶¹ III, p. 37.

Quand le neveu Bertrand est affecté à des fonctions d'état-major, Bécassine l'accompagne dans ses pérégrinations, en sus de l'ordonnance, car elle doit s'occuper de la vie du couple lui-même. Or elle se retrouve en Picardie, près d'Arras, apparemment – car la censure interdit d'imprimer le nom complet⁶² – et à proximité d'une base de l'aviation britannique, d'où une mise en scène humoristique en cinq actes d'une pièce racontant ses aventures sur cette base⁶³, notamment auprès du major Tacy-Turn. « Les villageois des environs se pressent. Ils acclament les avions et ceux qui les montent » ; Bécassine se fait remarquer parmi eux à cause de ses cris d'enthousiasme : « Ce qu'ils vont prendre les Boches : Vivent les aviateurs ! Vive la France ! Vive l'Angleterre ! Vivent les Alliés ! » La BD fait percevoir aux lecteurs l'entrée dans la guerre aéronautique⁶⁴, en un petit cours d'initiation. On montre même des avions anglais⁶⁵, les pilotes et soldats mécaniciens, leur décollage, en un petit cours technique.

Celui-ci s'élargit quand Bécassine est recrutée par le major pour l'accompagner à bord d'un avion d'observation : assise dans le siège avant, elle est chargée de manipuler un gros appareil photo et de prendre des clichés des lignes ennemies. « Le paquet [reçu par le major] contient un appareil de photographie à longue distance, nouvellement inventé. Dans l'enveloppe, il y a un ordre enjoignant au major d'essayer immédiatement l'appareil en allant au-dessus des lignes allemandes prendre des photographies des tranchées »⁶⁶. La guerre aérienne d'observation est ainsi mise en avant, tout autant que les matériels d'optique qui percent dans cette arme. Trois pages relatent cette expédition aérienne avec de magnifiques dessins de l'aéronef, qui complètent l'éducation du lecteur. D'ailleurs, Bécassine se voit récompensée par les « félicitations de l'état-major » et se fait « remettre [la] médaille du mérite »⁶⁷. « Aôh ! Les Françaises, un peu bavardes, mais étonnantes, admirables, toutes ! », confie Tacy-Turn.

Plus tard, un sauf-conduit spécial permet à Bécassine de visiter le camp militaire près d'Arras : « J'ai vu de beaux canons, un de ces fameux tanks qui ressemblent à des animaux en fer. Un sergent m'a montré un abri souterrain où on se réfugie quand des avions sont signalés »⁶⁸. La « guerre moderne », celle de l'artillerie et des chars, fait son entrée (discrète, sans dessins) dans cette BD.

Toujours en Picardie, Bécassine assiste au tournage d'un film qui réunit des acteurs incarnant des personnalités de l'armée (dont Joffre) et de l'alliance⁶⁹, d'où des scènes

⁶² III, p. 12.

⁶³ III, p. 14-21.

⁶⁴ Voir, entre autres : Charles Christienne & Simone Pesquiès-Courbier, « L'effort de guerre français dans le domaine aéronautique en 1914-1918 », in Gérard Canini (dir.), *Les fronts invisibles. Nourrir, fournir, soigner (Comité national du souvenir de Verdun, Université de Nancy II, actes du colloque La logistique des armées au combat pendant la Première Guerre mondiale, juin 1980)*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1984, p. 233-246. Alain Morizot, « L'aviation française en 1916 », *Revue historique de l'armée*, volume XXII, n° 3, août 1966, p. 40-52. Georges Page, *L'aviation française, 1914-1918*, Paris, Grancher, 2011. Claude Carlier, « L'aéronautique militaire française dans la première guerre mondiale », *Guerres mondiales & conflits contemporains*, janvier 1987, n° 145, *La France dans la Grande Guerre*, p. 63-80.

⁶⁵ III, 14.

⁶⁶ III, p. 16.

⁶⁷ III, p. 21.

⁶⁸ III, p. 60.

⁶⁹ III, p. 27-31

cocasses. Mais cette tranche de BD puis la projection du film⁷⁰ convainquent le lecteur de l'irruption du cinéma dans la reconstitution de la guerre : on est en plein cœur de la modernité de l'image.

Une ultime étape de ces pérégrinations au sein des Alliés est le départ pour l'Angleterre⁷¹ depuis Arras. Bécassine se retrouve à Londres, où elle rencontre un Canadien français qui sert de planton, la fiancée de Tacy-Turn, qui accueille chaque jour une dizaine d'enfants orphelins de guerre⁷² – avant de revenir à Paris rejoindre la marquise.

Enfin, la mission de cette BD de faire partager aux lecteurs à la fois de l'émotion et des tranches de vie est sublimée par l'exaltation patriotique : lors de la visite d'un camp militaire en Picardie (au tournant de 1917), elle rencontre des officiers américains, serbes, anglais, belges. Après qu'« un Serbe et un Belge ont raconté toutes les horreurs que ces misérables Boches ont faites dans leurs pauvres petits pays », Bécassine s'exclame « Ça durera ce que ça durera : on souffrira ce qu'il faudra souffrir ; mais, les Boches, on les aura ! » « Et tous les autres m'ont applaudie en me disant que j'avais parlé en vraie Française »⁷³.

C. Bécassine entraînée dans la guerre maritime en Méditerranée orientale

En mai 1918, Bertrand de Grand-Air propose : « Ma bonne tante, venez à Marseille. J'y dois passer quinze jours de permission avant de m'embarquer pour Salonique, où je suis envoyé comme officier d'état-major »⁷⁴. Après que Bécassine ait été laissée à Paris de son côté, finalement, elle est invitée à les rejoindre (pour aider la marquise dans un hôpital) et elle gagne Marseille elle-même, en compagnie de l'artilleur Stentor et du soldat Zidore, venus la quérir dans la capitale, mais aussi de l'Oriental Ben Kaddour (un « Arbi » [sic]), passager clandestin, qui a rencontré Bécassine à Paris. Tous embarquent sur « le *Yémen*, petit vapeur de commerce employé depuis la guerre comme transport mixte »⁷⁵, donc réquisitionné pour des usages militaires.

À bord, elle remplace « Armande, la secrétaire du bord, [qui] vient de tomber subitement malade »⁷⁶ et s'avère débrouillarde quand elle doit manipuler « la télégraphie sans fil, la TSF, la plus diabolique des inventions du diable ». « Commandant, Mlle Armande m'a expliqué la TSF : on se met un casque de téléphoniste sur la tête ; on entend des bruits brefs, des bruits longs, et tous ces bruits, ça représente des lettres. Avec l'alphabet qui est sur son bureau, je comprendrais peut-être »⁷⁷.

Or, à l'automne 1918, ce vaisseau se trouve pris dans la guerre sous-marine qui perturbe les échanges, notamment en Méditerranée orientale et au nord du débouché

⁷⁰ III, p. 33.

⁷¹ III, p. 38-39.

⁷² III, p. 55.

⁷³ II, p. 61.

⁷⁴ IV, p. 5.

⁷⁵ IV, p. 20.

⁷⁶ IV, p. 25-26.

⁷⁷ IV, p. 27.

du canal de Suez⁷⁸. Un « pirate boche » a lancé une torpille, une voie d'eau s'est déclarée, il faut évacuer le Yémen⁷⁹. « Déjà, des bateaux sont mis à la mer, des groupes s'embarquent. Tout ça se fait sans tumulte, bien en ordre. » Bécassine a rejoint une barque elle aussi, tandis que « le Yémen commence à pencher et à couler de l'arrière », et son engloutissement fait se renverser cette barque⁸⁰, heureusement redressée rapidement⁸¹ ; les passagers sont récupérés par un petit bateau turc conduit par Ernest-Pacha, un marchand qui avait quitté Paris pour Constantinople⁸². Mais c'était en fait l'un « des chefs de la police turque » et un fournisseur d'informations à des correspondants allemands, qui prend ces Français en otage en vue d'obtenir une rançon, avant qu'ils ne parviennent à s'échapper à hauteur des Dardanelles, à rallier, déguisés en Orientaux, Constantinople, où ils sont déjoués, arrêtés⁸³ et enfermés dans « un camp de concentration »⁸⁴. Ils sont alors soutenus par un Ernest-Pacha désireux de se rallier aux Alliés et de leur donner un gage en faisant libérer Bécassine et ses compagnons d'infortune, qui rejoignent finalement les lignes alliées dans les Balkans⁸⁵ où ils rencontrent des soldats français tapis « aux avant-postes alliés ». « Ils nous ont menés à leur chef, un lieutenant bien gentil, grâce à qui nous avons pu rejoindre Salonique, quelques jours après, sans peine et sans danger »⁸⁶.

À travers une BD riche en aventures, le lecteur est donc plongé dans les ramifications tortueuses de la guerre en Méditerranée orientale, à la lisière des Balkans ; tout reste flou, mais, finalement, cela correspond peut-être au flou des informations dont la masse des Français disposait à ce sujet. On cite même Salonique, nom devenu connu en France depuis « l'expédition de Salonique »⁸⁷, quand le port grec, entre octobre 1915 et septembre 1918, devient la base arrière des interventions alliées dans les Balkans.

Enfin, depuis ces Balkans et quasiment « en direct », le lecteur participe à la victoire : « Quand nous y sommes arrivés [à Salonique], la ville [grecque] était en fête, toute pavoisée. On venait d'apprendre que les Bulgares demandaient la paix [d'où l'armistice du 30 septembre 1918] ; le bruit courait que les Turcs, les Autrichiens puis les Boches ne tarderaient pas faire de même. La grande victoire commençait »⁸⁸.

⁷⁸ Cf. Paul Halpern, *The Naval War in the Mediterranean, 1914-1918*, Londres, Routledge, « Military & Naval History », 1987. Paul Halpern, *A Naval History of World War I*, Londres, Routledge, 1995. *A Naval History of World War I*, Annapolis (Maryland), Naval Institute Press, 1994 & 2012. Cf. aussi [<http://www.worldwar1atsea.net/WW1AreaMed1914-18.htm>]. Martin Motte, « La seconde Iliade : blocus et contre-blocus au Moyen-Orient, 1914-1918 », *Guerres mondiales & conflits contemporains*, 2/2004, n° 214, p. 39-53 [www.cairn.info/revue-guerres-mondiales-et-conflits-contemporains-2004-2-page-39.htm].

⁷⁹ IV, p. 34-35.

⁸⁰ IV, p. 37.

⁸¹ IV, p. 39.

⁸² IV, p. 41-44.

⁸³ IV, p. 56-57.

⁸⁴ IV, p. 58.

⁸⁵ IV, p. 60.

⁸⁶ IV, p. 61.

⁸⁷ Gérard Fassy, *Le Commandement français en Orient (1915-1918)*, Paris, Économica, 2003. Zisis Fotakis, *Greek Naval Strategy and Policy, 1910-1919*, Londres, Routledge, 2005. David Dutton, *The Politics of Diplomacy: Britain and France in the Balkans in the First World War*, Londres, I. B. Tauris, 1998. Michael Hickey, *First World War. Volume 4: The Mediterranean Front 1914-1923*, Londres, Taylor & Francis, 2007.

⁸⁸ IV, p. 61.

D. Bécassine dans les circuits d'une administration incarnant la bureaucratie de guerre

En plaçant des scènes dans l'atelier de réparation automobile, les auteurs persiflent sur ce RALEPEUPPST, dont le sigle⁸⁹ leur paraît symboliser la floraison des sous-administrations au sein de l'économie de guerre. Mais son chef Ippo-Ténuse, un professeur de collège mobilisé, est d'un tempérament plutôt mou et procrastinateur, qui laisse s'accumuler des monceaux de paperasse dans le bureau. Or les auteurs en font le signe de la dérive bureaucratique des services de guerre : « Quoi que c'est tout ça ? – C'est les circulaires du ministre : il en vient de dix à vingt par jour. Voilà la dernière arrivée : elle est numérotée 5217. [...]. On en fait des dossiers [...]. Bécassine se mit avec ardeur à confectionner des dossiers. Quand elle les eut terminés, Maubec [l'employé supérieur] écrivit "urgent" sur la moitié environ et les rangea sur sa table-bureau ; les autres allèrent s'enfouir dans un placard »⁹⁰. « Et les autres ? demanda Bécassine. – Les autres, eh bien, dans huit jours, ils auront cessé d'être urgents ; alors je les mettrai aussi dans le placard »⁹¹.

L'invasion de la bureaucratie est caricaturée à propos du projet d'achat d'une pièce de rechange afin de réparer un véhicule. Il faut respecter une circulaire précisant la procédure à suivre : « Pour obtenir une pièce de rechange, il faut la demande à quatre ministères, dans chacun, à eux ou trois services, tout ça avec descriptif, évaluation de la dépense, explication du mode d'emploi, d'après les modèles A23, B51, C27 bis, etc, etc. Nous nous sommes mis tous les quatre à faire les demandes et états et on y a travaillé sans seulement lever le nez jusqu'à la fin de la journée. On a usé certainement pour plus de 10 fr. 50 de papier [pour une pièce d'une valeur de cinquante francs), mais la demande était bien dans les règles. Le plus grincheux des contrôleurs n'aurait rien à y redire »⁹². Bref, on sent les auteurs grinçants à propos des fameux « marchés de guerre » – dont les dossiers sont d'ailleurs conservés aux archives du ministère des Finances à Savigny-le-Temple.

Le saut de la libre entreprise (qui a pourtant ses lourdeurs internes) à l'économie administrée de guerre a dû bousculer nombre d'habitudes, ne serait-ce que pour commander papier, charbon et énergie pour faire tourner les imprimeries liées aux maisons d'édition, ce qui a certainement inspiré les auteurs. « Donc, un matin, le facteur nous apporta une lettre couverte de je ne sais combien de cachets, nous autorisant à prendre dans une usine de Billancourt notre pièce de rechange »⁹³. « Pour avoir notre ustensile, il a fallu sortir la paperasse du ministère et donner une bonne douzaine de signatures. Paraît que quand notre chef paiera les 10 fr. 50, ça fera encore autant de formalités »⁹⁴. Finalement, ce service quasiment inutile finit par être supprimé⁹⁵.

Plus tard, l'un des personnages de la BD, Proey-Minans, se retrouve détaché au ministère de l'Utilisation des aptitudes, nouvellement institué. Or le ministre effectue

⁸⁹ I, p. 38.

⁹⁰ II, p. 42.

⁹¹ II, p. 43.

⁹² II, p. 53.

⁹³ II, p. 54.

⁹⁴ II, p. 55.

⁹⁵ II, p. 61.

des affectations complètement aberrantes⁹⁶ : un ingénieur fabricant de ressorts à boudins devient charcutier, le charcutier Gradouble observateur sur un ballon parce qu'on appelle ce type d'aéronefs des « saucisses », tandis que Proey-Minans, complètement myope, est chargé de détecter des espions... On sent les auteurs quelque peu moqueurs de certaines lourdeurs dans le fonctionnement de l'administration de guerre.

E. La machine de guerre entrevue par Bécassine

En allant récupérer une pièce de rechange pour une voiture, Bécassine découvre une vaste usine à Billancourt. « Figurez-vous qu'à des moments, c'était comme l'enfer : des fournaies à y faire rôtir des troupeaux, du métal fondu qui coulait dans des rigoles comme des ruisseaux de feu »⁹⁷. Peut-être s'agit-il de la vaste fonderie des établissements Renault ?⁹⁸ « Puis, un peu plus loin, des ateliers tout tranquilles, tout silencieux, propres, astiqués, vernis comme des salons. Des ouvrières étaient assises devant des établis et elles n'avaient qu'à pousser un bouton pour que les mécaniques servant à leur travail se mettent à marcher toutes seules. » « Après ça, nous avons vu encore des machines à travailler le fer. Tout doucement, sans seulement avoir l'air de peiner, ça vous rabote des barres énormes, et ça fait des copeaux jolis comme tout »⁹⁹. Les investissements innovateurs en biens d'équipement (fours de fonderie, machines-outils, mini-laminoirs) sont ainsi mis en valeur, en symboles de la guerre économique¹⁰⁰.

4. La guerre omniprésente dans la vie quotidienne

Loin de ces confrontations aux grands événements de la guerre, Bécassine chemine aussi dans un quotidien où les retombées du conflit n'apparaissent que de façon diffuse, au détour d'une rencontre ou d'une activité.

A. Un troisième front diffus : surveillance et espionnage

Le « climat de guerre », ses tensions, ses angoisses, ses méfiances, transparait de temps à autre. Bécassine, tombée du train, et son collègue rencontrent un soldat en faction assurant de la surveillance en pleine campagne, un « réserviste territorial préposé à la garde des voies et communications »¹⁰¹. En route en voiture pour rejoindre Mme de Grand-Air, « à une dizaine de kilomètres de Paris, l'auto fut arrêtée par un poste de soldats. Leur chef, un sergent, demande à voir le permis de circuler des voyageurs »¹⁰². Or il s'avère que le chauffeur l'a oublié : « Alors, vous ne passerez pas », ce qui contraint Bécassine de rentrer dans Paris dans la charrette d'un marâcher. C'est que l'état de guerre explique que la surveillance de l'arrière soit dense, constante et intransigeante, sinon soupçonneuse. Lorsque, en Picardie, elle se promène dans les environs de sa pension de famille, elle se fait agraffer par un

⁹⁶ III, p. 44-45.

⁹⁷ II, p. 55.

⁹⁸ L'auteur de ces lignes a visité avec ses élèves de lycée une vaste fonderie chez Renault en 1974, peu avant que son sort ne soit remis en cause : bruit et intensité du travail ont en effet vivement marqué ces jeunes.

⁹⁹ II, p. 55.

¹⁰⁰ Cf. Hubert Bonin, *La France en guerre économique en 1914-1919*, Genève, Droz, 2018.

¹⁰¹ I, p. 12.

¹⁰² I, p. 17.

gendarme soupçonneux car son sauf-conduit manque d'un « cachet rouge » garantissant son droit de circulation¹⁰³).

Les auteurs évoquent le fantasme de l'espionnage. » Les histoires d'espions surtout, la passionnent, une fois que Zidore l'en ai averti : « C'te sale vermine d'espions boches, ça se faufile dans tous les coins. Y en a partout »¹⁰⁴. Bécassine se met alors à en chercher dans tous les recoins et croit même que le jardinier, en train de faire un feu de branches, envoie des signaux à l'ennemi¹⁰⁵. Plus tard, il s'avère que le chef du service de réparation d'automobiles RALEPEUPPST est l'époux de la veuve d'un colonel argentin, Carmencita Gonzales. Or un homme habillé en « chemineau » n'arrête pas de tourner autour de cet atelier et des personnes qui y sont actives et s'avère un agent des services secrets ; et il s'avère que Carmencita n'était qu'une usurpatrice, veuve d'un simple chasseur de restaurant. Elle aurait pu être même une espionne, une pâle copie de la future Mata Hari¹⁰⁶ ; mais l'on applique seulement le « règlement récent, interdisant aux femmes d'origine étrangère d'habiter des locaux où on travaille pour la guerre ».

Un petit chien horrible fait irruption dans la BD¹⁰⁷ : « C'est un chien boche. Nous l'avons appelé Hindenburg, à cause qu'il ressemble à leur fameux maréchal. » Il a été récupéré le long d'une tranchée quand il fuyait les Allemands qui l'utilisaient comme cible potentielle pour s'amuser. Or il s'avère qu'il reconnaît tout Allemand : « Probable que la conduite de ses anciens patrons l'ont dégoûté : il est enragé contre eux. » Envoyé par Zidore à Bécassine, il devient un compagnon de route des héros. Or cette espèce de bouledogue renifle un espion allemand quand Bécassine et ses compagnons de voyage arrivent dans un port de la Manche pour gagner l'Angleterre¹⁰⁸ : « Ça doit être un chien de police ; l'homme qu'il a fait arrêter est un Boche qu'on recherchait. » Et plusieurs pages du volume IV évoquent ce chien et le détective, qui change souvent de costume de camouflage et suit les personnages dans le train, sur le port de Marseille et sur le navire les transportant vers Salonique.

B. L'irruption de la violence de la guerre dans la vie quotidienne

Plus directement et concrètement, le séjour parisien de Bécassine en été 1914 débute par ce qu'elle croit un « spectacle » vespéral : l'arrivée d'avions de guerre allemands au dessus de la ville¹⁰⁹. « À cette époque, un avion allemand survolait la capitale chaque soir vers cinq heures », un *Taube*. « Le mauvais oiseau lui apparut [dans l'objectif d'un télescope] avec ses croix noires aux ailes. Il tournait autour de la Tour Eiffel, dont le poste le salua de quelques balles [...]. De toutes parts, des mitrailleuses crépitaient. » Mais une bombe tombe au plus près, par chance dans le grand bassin du jardin des Tuileries.

« Une nuit du mois de mai 1918 », Bécassine, « dans la petite chambre que Mme la marquise de Grand-Air occupait alors à Versailles », est réveillée : « Soudain, un clairon sonna l'alerte : le roulement d'un barrage lointain gronda, bientôt suivi de

¹⁰³ III, p. 13.

¹⁰⁴ I, p. 4.

¹⁰⁵ I, p. 4-7

¹⁰⁶ II, p. 59-60.

¹⁰⁷ III, p. 35-37.

¹⁰⁸ III, p. 41-42.

¹⁰⁹ I, p. 21-22.

dénotations plus violentes [...]. Un coup de canon tout proche acheva de la réveiller »¹¹⁰. Une image évoque sommairement « les redoutables escadrilles de gothas », dont la bonne se moque en évoquant leur surnom d'« espadrilles de godasses ». Par la fenêtre, Bécassine « vit un auto-canon au tour duquel quelques hommes s'actionnaient. Debout sur l'affût, superbe, gigantesque, Onésime Stentor, pour l'instant canonnier de deuxième classe, dans le civil, choriste à l'Opéra, tendait un point vengeur vers les gothas mis en fuite et crie : « Vous en faites pas, les civils »¹¹¹. La défense antiaérienne frappe donc les esprits à une époque où la guerre atteint un nouveau point d'orgue avec les offensives allemandes au printemps 1918.

« Les nouvelles du front sont mauvaises », relate même la marquise¹¹², alors qu'on entend la grosse Bertha. Proey-Minans alimente ce vague-à-l'âme : « Mauvaises nouvelles, ma vieille amie : l'ennemi avance, la capitale est menacée ; les raids d'avion se multiplient [...]. Au loin, dans la direction de Paris, une sourde détonation venait de retentir. C'est Bertha »¹¹³. « Faut pas s'en faire, opina Bécassine, on les aura, mais, pour l'instant, dame, on n'est pas à la noce » : en une phrase sont résumés tous les doutes et la résolution qui parcourent des masses civiles inquiètes mais plutôt confiantes ; et la BD reflète ces états d'âme de la population, en appui des études académiques sur le sujet. « Pendant les journées précédentes, les bombes et les obus avaient fait de grands ravages dans Paris. La troupe s'attroupait devant les maisons atteintes. Bécassine se joignit quelques instants aux curieux »¹¹⁴. Peut-être même que ce spectacle aura fini par susciter un désir de Revanche encore indicible.

Lors de son séjour en Bretagne, à Concarneau, elle apprend que des sous-marins allemands menacent les navires : « Ça parlait des bateaux que les sales Boches coulent avec leurs-sous-marins, y avait des images et des histoires sur les pauvres naufragés. J'en avais la chair de poule »¹¹⁵. Bécassine en vient même à confondre des flotteurs de filets de pêche puis un gros paquet d'algues avec des périscopes de sous-marin avant de prendre pour un « Boche » un scaphandrier effectuant des réparations sur la jetée de Port-Balec...

5. Des thèmes concernant la vie quotidienne des civils

De façon évidemment décousue et fragmentaire, la BD fournit nombre d'éléments qui alimentent le puzzle de la reconstitution de la vie quotidienne des populations civiles.

A. Un moment d'inquiétude en 1914

Même en Normandie, des bouffées d'inquiétude sont provoquées par l'avancée allemande. « Un matin de la fin du mois d'août », Zidore lui confie ; « J'crois bien qu'on va quitter d'ici [sic], vu que les nouvelles sont mauvaises. Les gens du village disent qu'il y a des uhlands dans les environs »¹¹⁶. Si « les Allemands ne viendront ni à Dieppe ni à Paris, cependant, à cause de sa nièce Yvonne, il est plus prudent de partir », indique la patronne, qui fait préparer les bagages. Une foule s'est ruée le

¹¹⁰ IV, p. 1.

¹¹¹ IV, p. 2.

¹¹² IV, p. 3.

¹¹³ IV, p. 5.

¹¹⁴ IV, p. 7.

¹¹⁵ I, p. 50.

¹¹⁶ I, p. 8.

lendemain à la gare : « Le train est signalé. Il n’y en aura pas d’autre avant huit jours : foule compacte, employés affolés¹¹⁷. La guerre du transport ferroviaire a en effet commencé¹¹⁸. Si la famille quitte Dieppe sans encombre, Bécassine tombe accidentellement du train et se retrouve au fin fond de la campagne, avant de rejoindre Paris en automobile.

B. Des effets sur le mode de vie des classes supérieures

Si la vocation d’une BD n’est guère de puiser dans les études statistiques d’histoire économique et sociale, elle suggère par petites touches les retombées de la guerre sur le mode de vie, sur l’inflation ou les prélèvements dans le cadre de l’économie administrée. La marquise elle-même en est représentative. Chez elle ou ses proches, des jeunes remplacent leur père domestique après sa mobilisation¹¹⁹.

Sa vie est symbolique des contraintes et des choix qui s’imposent. Dans un premier temps, elle quitte Paris pour Roses-sur-Loire : « Elle y possède une propriété où elle installe un hôpital de la Croix-Rouge »¹²⁰, et Bécassine aide à monter les lits et à faire le ménage. Dans le deuxième volume, la noble semble éprouver des difficultés budgétaires et doit raboter son train de vie : « Non seulement j’ai loué Roses-sur-Loire [sa propriété], mais, comme je suis à fin de bail pour mon appartement de Paris, je vais le quitter : il est trop grand et trop cher... Je n’aurai plus qu’une seule installation, très simple, très modeste, à Versailles. » « Non, je ne suis pas ruinée, gênée seulement et obligée de me restreindre parce que, depuis la guerre, mes propriétés ne me rapportent presque plus rien. Je ferai une économie en n’ayant qu’un petit appartement »¹²¹.

C. Le peuple entre-aperçu

Si les couches bourgeoises transparaissent par le biais de l’environnement immédiat de Bécassine ou divers responsables d’administration qu’elles rencontrent, les couches populaires surgissent au détour d’une page, au-delà de la domesticité familiale. Bécassine se fait conduire dans Paris en août 1914 par un réfugié belge, ignorant du plan de la ville¹²². Elle fréquente ses collègues du tramway : une receveuse, le conducteur Lemboîté – conducteur d’un cheval de renfort aux Omnibus, puis cocher sur le tram Paris-Versailles, puis conducteur après son électrification – des figures à la fois pittoresques et sympathiques.

La receveuse Virginie est l’épouse d’un ouvrier et tous deux étaient salariés dans une chocolaterie du quartier parisien de Belleville : « Toute petite, elle avait travaillé dans la fabrique de chocolat Guérin-Boutron, rue du Maroc [...]. Et puis elle s’était mariée avec un ouvrier de son usine [...]. Mon mari, réformé, restait chez Guérin où on travaillait jour et nuit ; ils y étaient tous deux de l’équipe de nuit »¹²³, jusqu’à ce qu’elle obtienne un emploi de receveuse de tramways, avant d’être promue

¹¹⁷ I, p. 11.

¹¹⁸ Cf. Aurélien Prévot, *Les chemins de fer dans la Première Guerre mondiale. Une contribution décisive à la victoire*, Auray, LR Presse, 2014.

¹¹⁹ I, p. 16.

¹²⁰ I, p.22.

¹²¹ II. p. 4.

¹²² I, p. 19.

¹²³ II. p. 19.

« inspectrice sur une autre ligne ». À bord, le peuple circule : « Il y a l'heure des ouvriers d'usine, l'heure des militaires »¹²⁴.

Au fil de l'eau, on entrevoit une « brave femme qui, pendant la guerre, remplace le chef de gare » d'une station de tramway à Arras¹²⁵, quelque peu débordée par le manque de voitures et la surcharge de passagers. On voit « une charrette escortée de trois ramasseurs d'ordures. Négligemment, ils vidaient à demi les boîtes dites poubelles, puis rejetaient celles-ci à terre ; et cela faisait beaucoup de fracas pour peu de besogne »¹²⁶. Au-delà de ce quasi-mépris pour ces « bourriers » parisiens, on découvre qu'il s'agit d'immigrés turcs, dont Ben Kaddour, déjà connu de Bécassine car c'est son voisin près de la gare Montparnasse à la fin du printemps 1918. Il a mené une vie misérable : venu en France en 1900 comme acteur de spectacles orientaux lors de l'exposition universelle¹²⁷, il aura vécu de petits emplois précaires durant sa jeunesse.

La misère est quasiment absente de la BD, sauf à la fin, quand Bécassine se rend chez le peintre-décorateur italien César, qui vit dans un vieux wagon : elle y rencontre une petite fille, avec « sa figure maigre, souffreteuse et intelligente », qui lit *La Semaine de Suzette*... « Elle s'appelait Marie et était la fille d'une pauvre chiffonnière des environs [...]. Apitoyée par sa pâleur, Bécassine courut à une cantine qu'elle avait remarquée en venant acheter quelques victuailles », d'où un « modeste repas, auquel tous trois firent honneur »¹²⁸. Mais les marges de la société ne peuvent constituer un arrière-plan durable à une BD n'assumant pas de mission populiste ni militante, et c'est juste au détour d'une page qu'une telle fenêtre sur le *Lumpen Proletariat* des banlieues (et des logements précaires) est entre-ouverte. Et cette fillette n'a rien à avoir avec les « petites filles qui sortaient du catéchisme » et que l'on rencontre à la page suivante¹²⁹...

D. Les tensions de la vie quotidienne

La vie quotidienne du peuple est entre-aperçue. Ainsi, la crise du ravitaillement en sources d'énergie s'insère dans le récit quand Bécassine découvre le bois des Gonards, tout prêt de son terminus : « De tout temps, les pauvres gens sont allés y ramasser du bois mort. La crise du charbon les a rendus plus gourmands : ils se sont mis à couper des branches, puis des arbrisseaux ; et peu à peu des gens plus aisés ont fait comme eux ; ç'a été une vraie foule qui bûcheronnait »¹³⁰ et rapportait son butin par tramway.

La crise du ravitaillement alimentaire apparaît elle aussi. Au plus près du terrain, l'oncle Corentin est maire de Clocher-les-Bécasses et Bécassine lui rend visite lors d'un congé. Or il se retrouve critiqué par nombre de ses administrés par ses initiatives de despote éclairé¹³¹. Il tente ainsi de centraliser la collecte des pommes de terre

¹²⁴ II, p. 21.

¹²⁵ II, p. 24 et 26.

¹²⁶ IV, p. 14.

¹²⁷ IV, p. 15.

¹²⁸ IV, p. 9.

¹²⁹ IV, p. 10.

¹³⁰ II, p. 24.

¹³¹ I, p. 38-40.

avant leur redistribution afin de lutter contre une hausse excessive de leur prix¹³². Son interventionnisme suscite des réactions hostiles, ce qui le conduit à démissionner : « Les conseillers sont jaloux de l'oncle parce qu'il a des idées trop grandes pour eux »¹³³. De séjour à Paris (vers 1916), Bécassine se rend compte des tensions du ravitaillement lorsqu'elle fait des courses aux Halles, au pavillon des fruits : « J'ai passé les poires ; en les prenant, Mme Alphonsine a dit : "Elles sont belles, c'est vrai, mais il faut les vendre un franc pièce, sans guère gagner... Tout renchérit, c'est effrayant. Qu'est ce qu'on va devenir avec cette maudite guerre ?" Il est arrivé d'autres marchandes pour me voir. Elles se sont lamentées aussi... Elles criaient : "C'est une ruine ! Le beurre, le fromage, les œufs, la volaille, tout enfin, tout !" »¹³⁴. Même si Bécassine leur confie trouver ce point de vue « mesquin » après ce qu'elle-même a vu « quasiment sur le front », elle ne peut que constater la grogne ambiante.

Chargée encore une fois de faire des courses à Paris, elle demande une livre de beurre à une marchande et n'en reçoit qu'« un petit morceau gros comme deux noix. Elle avait l'air aussi respectueuse, en maniant son petit morceau, que si ç'avait été un diamant, et elle me l'a fait payer, non, j'ose pas dire le prix, c'est un scandale »¹³⁵. Chez la boulangère, elle n'obtient que « du pain gris et rassis » : « C'est-y que vous voulez me faire mettre en prison ? Du pain blanc ! Du pain frais ! Vous ne savez donc pas que c'est défendu d'en vendre ? »¹³⁶. « Chez l'épicière, pour le sucre, ç'a été encore pire. Ils m'ont demandé si j'avais ma carte » et, faute d'en détenir une, elle se fait mettre à la porte. Elle se retrouve peu ou prou dégoûtée de cette vie dans l'arrière civil : « Je pars, madame, je pars : ça me fait de la peine de quitter encore Madame ; mais, décidément, en temps de guerre, on n'est bien qu'où y a des militaires »¹³⁷, d'où son départ pour le camp du neveu Bertrand. D'ailleurs, dans le train, elle aide le ministre de l'Utilisation des aptitudes et son entourage à organiser un dîner de personnalités « dans l'hôtel le plus proche du camp »¹³⁸. Mais, faute de poisson et de viande, elle se met aux fourneaux : « J'ai trouvé dans la cuisine des œufs, et j'ai fricassé de bonnes omelettes. Avec des sardines et des légumes que m'a donnés la patronne [de l'hôtel], ça a fait un dîner bien suffisant pour le temps de guerre », ce que reconnaît le ministre, charmé de cette « simplicité démocratique »¹³⁹.

Le sort des jeunes femmes en attente de mariage est aussi abordé par la BD. Comme une jeune femme de Clocher-les-Bécasses, Marie, a vu partir son « promis » au front, son père entreprend de mettre en œuvre la nouvelle procédure de mariage instituée pour les soldats : « Tout de suite : ça fera bien voir Alain de son capitaine, qui n'aime que les hommes mariés, et Marie touchera 25 sous par jour comme femme de mobilisé »¹⁴⁰. « Pas besoin d'attendre : maintenant, ça peut se faire sans que la mari soit là. C'est marqué dans le journal de ce matin [...]. La loi nouvelle, dite du mariage par procuration, autorise l'époux absent à se faire représenter par une personne de son choix. » Les deux pères tombent d'accord et les femmes de la famille se rallient à

¹³² I, p. 40.

¹³³ I, p. 50.

¹³⁴ III, p. 6.

¹³⁵ III, p. 57.

¹³⁶ III, p. 57.

¹³⁷ III, p. 57.

¹³⁸ III, p. 58.

¹³⁹ III, p. 59.

¹⁴⁰ I, p. 46.

cette décision, y compris la jeune promise. Bécassine, promue demoiselle d'honneur de cette dernière, la remplace au pied levé quand elle tombe malade, et c'est une non-mariée qui épouse un non-marié ¹⁴¹...

E. Bécassine confrontée à la lutte des classes dans l'immédiat après-guerre

Pour terminer cette reconstitution de l'insertion de la BD dans l'histoire de la guerre, il faut dépasser cette limite et scruter l'immédiat après-guerre. En effet, si les auteurs n'ont fait aucune allusion aux grèves de 1917-1918 ni aux défilés des munitionnettes, le retour à la paix suscite un mouvement de revendications sociales, la mise en place de la loi des huit heures, un grand défilé le 1^{er} mai 1919 et une grande grève le 1^{er} mai 1920 ; la syndicalisation autour de la CGT a pris une ampleur soudaine, notamment dans les compagnies ferroviaires, qui subissent une large grève¹⁴² en avril-mai 1920.

La BD l'évoque un peu à propos d'un voyage de l'héroïne entre Paris et la Bretagne, sur le réseau de la Compagnie de l'Ouest, une société étatisée. Quand le conducteur du train où voyage Bécassine ne parvient pas à faire face à une panne de la locomotive, trop peu puissante par rapport au grand train attelé en gare du Mans, il fait appel à deux autres salariés de la compagnie ferroviaire, Lerouge, le mécanicien conducteur, et Lenoir, « son chauffeur ». Le premier constate : « C'est une panne de frein. C'est pas mon boulot. » Par chance, un ingénieur en séjour dans un village proche parvient à effectuer la petite réparation nécessaire. Mais, « du haut de son tender, Lerouge dominait les voyageurs. Il eut un mauvais ricanement, puis prononça : “Moi, je ne marche pas. J'ai fait mes huit heures. Mon syndicat m'a commandé de ne jamais travailler plus de huit heures... J'suis un homme libre, j'obéis à mon syndicat. Mon syndicat m'a ordonné de m'occuper de ma locomotive et de rien d'autre. Un homme conscient, syndiqué et libre obéit à son syndicat” »¹⁴³.

Bécassine exprime alors la voix de ce qu'on pourrait caractériser de « peuple des usagers » : « Soulevée par l'indignation, elle lui coupa la parole : “Moi, j'comprends pas que, syndiqué ou non, on laisse dans l'embarras des braves gens quand on peut les en sortir.” Sans lui répondre, Lerouge et Lenoir s'en allaient à grands pas vers le village voisin »¹⁴⁴. D'autres trains ne circulent pas car des salariés ne respectent plus la discipline : « L'aiguilleur de la bifurcation Rive gauche-Chantiers a lâché son aiguille pour aller regarder le cortège [d'un souverain en visite à Paris pour la conférence de la paix]. Les trains ne peuvent plus passer et, comme l'aiguilleur est secrétaire de son syndicat, vous verrez qu'on n'osera pas le destituer... »¹⁴⁵. On sent que les auteurs, dont on sait les tendances droitières, participent de ce clivage de l'immédiat après-guerre quand des Français découvrent, comme on dirait

¹⁴¹ I, p. 48-49.

¹⁴² Cf. Annie Kriegel, *La grève des cheminots, 1920*, Armand Colin, 1988. Voir : « Février 1920 : La grande grève du rail ébranle la CGT », *Alternatives libertaires*, 1^{er} février 2010. [<http://www.alternativelibertaire.org/?Fevrier-1920-La-grande-greve-du>]. Georges Ribeill, « L'hiver de grève des cheminots », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, octobre-décembre 1987, n°16, p. 21-30. Christian Chevandier, *Cheminots en grève ou la construction d'une identité (1848-2001)*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2002. William Oualid & Charles Picquenard, *La guerre et le travail : salaires et tarifs, convention collectives et grèves*, Paris, Presses universitaires de France, 1928.

¹⁴³ V, p. 7-8.

¹⁴⁴ V, p. 7-8.

¹⁴⁵ V, p. 9.

aujourd'hui, qu'ils « sont pris en otage » par les grévistes des services publics, en une initiation à une étape nouvelle de l'histoire sociale...

Conclusion

Ce texte n'a d'autre ambition que de puiser dans quatre albums de la BD de quoi déterminer comment la guerre apparaît dans les récits ou les arrière-plans d'une série lue tout de même massivement par les lectrices/lecteurs de *La Semaine de Suzette*. Bécassine peut servir de relais pour sonder quelque peu une « culture » propre à son époque¹⁴⁶, en l'occurrence les années 1910-1920. On est bien là au cœur d'une « culture de masse » et l'on pouvait s'interroger sur la densité et la variété des informations que les éditeurs ont souhaité transmettre à cette jeunesse dépourvue alors des supports radio-télévisés et peut-être peu coutumière de lire la grande presse de leurs parents, par ailleurs souvent censurée.

L'on peut prétendre d'abord que, en tant que « femme »¹⁴⁷, Bécassine incarne l'apport de la guerre à la constitution du capital d'expérience et de connaissance d'une villageoise et d'une domestique sans éducation (mais sachant lire et écrire). En tant que Bretonne¹⁴⁸, elle symbolise le rôle du conflit dans l'accélération de l'unification des peuples provinciaux dans une Nation plus homogène sur le registre de la citoyenneté. Trop souvent transparait dans cette BD une image caricaturale des Bretons¹⁴⁹, dans leur costume quasi exotique et peut-être aussi dans leur relatif « retard » culturel, et Bécassine n'en serait que la version extrême d'un tel processus de catégorisation, en symbole des stéréotypes¹⁵⁰ persistants dans les cultures de masse et en tout cas dans cette « mise en scène » du personnage. L'école républicaine a bien contribué à dissiper ces préjugés interrégionaux et à gommer « les petites patries »¹⁵¹ entretenues par un régionalisme exacerbé aux dépens de ce qui devient une « identité française »¹⁵².

Au-delà de ses « bourdes » et de son imprévisibilité, Bécassine elle-même incarne la capacité et la volonté d'une jeune femme (populaire) de comprendre peu ou prou le cours des événements, d'interpréter les situations auxquelles elle est confrontée. Par sa force physique et mentale, elle est se montre prête à accepter des emplois originaux (et parfois difficiles) au-delà de son substrat d'employée de maison. Elle sait faire preuve d'initiatives de philanthropie, d'empathie, de charité : elle est

¹⁴⁶ Léone Calvez & Herri Caouissin, *Bécassine vue par les Bretons. Comédie dramatique*, Bleung Brug, Ronan, 1937. Marie-Anne Couderc, *Bécassine inconnue*, Paris, CNRS, 2000. Ronan Dantec & James Éveillard, *Les Bretons dans la presse populaire illustrée*, Rennes, Ouest-France, 2001.

¹⁴⁷ Voir : Hélène Davreux, *Bécassine ou l'image d'une femme*, Paris, Labor, 2006.

¹⁴⁸ Cf. Ronan Dantec & James Éveillard, *Les Bretons dans la presse populaire illustrée*, Rennes, Ouest-France, 2001. Alain Croix et Christel Douard, *Femmes de Bretagne : images et histoire*, Rennes, Apogée, 1998.

¹⁴⁹ Cf. Jean-Paul Champseix, « La construction du stéréotype du Breton, de Châteaubriand à Bécassine », in Henri Boyer (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes : Fonctionnement ordinaires et mises en scène*. Tome V : *Expressions artistiques*, Paris, L'Harmattan, 2007 [<http://patrocle44.free.fr/champseix.html>].

¹⁵⁰ Cf. Henri Boyer (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes, op. cit.*, « Communication, médias », tome II des cinq volumes. Ruth Amossy & Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan Université, « Lettres & sciences sociales. 128 », 2004.

¹⁵¹ Jean-François Chanet, *L'école républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, « Histoires », 1996.

¹⁵² Cf. Edmond Marc Lipiansky, *L'identité française : représentations, mythes, idéologies, La Garenne-Colombes, Éditions de l'Espace européen*, 1991.

ouverte aux difficultés d'une société ébranlée par les retombées matérielles de l'économie de guerre.

Peut-on dire que ces quatre volumes de BD exprimeraient quelque risque de « dérive patriotique »¹⁵³ ? Il ne me semble pas que les auteurs se soient laissés à quelque chauvinisme outrancier. Certes, « les Boches » n'ont pas le beau rôle et apparaissent bel et bien comme d'odieux « méchants » capables de s'en prendre aux populations civiles de l'arrière ou d'utiliser des gaz chimiques, et les deux camps apparaissent nettement, sans que, toutefois, la brutalité de la mort n'apparaisse réellement, par pudeur vis-à-vis des jeunes lecteurs : on n'est pas là dans l'expression des séries de Jacques Tardi et Jean-Pierre Verney (*Putain de guerre !*, en deux volumes parus en 2008-2010), de Kris (*Notre mère la guerre*, en quatre volumes), ni même de l'album de Régis Hautière montrant des enfants dans la guerre (*La guerre des lulus*)¹⁵⁴. Pourtant, nombre d'aspects de la violence de la guerre transparaissent sans ambages dans des pages qui évoquent les blessés, les tranchées, les canonnades, ainsi que la dureté du ravitaillement.

Ma conclusion serait que, plus que l'expression d'un nationalisme brut, ces BD de Bécassine insistent plutôt sur un « patriotisme maîtrisé » : confiance dans le devenir de la France, dans la capacité des Français à tenir bon à l'arrière, malgré les difficultés de leur vie quotidienne. On est loin d'une sorte d'exacerbation des sentiments qui feraient courir le risque d'une sorte d'aliénation nationaliste propre à nourrir les sentiments d'après-guerre de Revanche, voire d'anti-germanisme à outrance. Quel humour distancié est la règle dans ce genre de BD, comme dans *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*¹⁵⁵, parus en 1914. Néanmoins, sur de tels thèmes, le débat reste bien sûr ouvert !

¹⁵³ Laurence Olivier-Messonnier, *Guerre et littérature de jeunesse (1913-1919) : analyse des dérives patriotiques dans les périodiques pour enfants*, Paris, L'Harmattan, 2012.

¹⁵⁴ Voir le lien [<https://www.babelio.com/liste/1495/BD-et-premiere-guerre-mondiale>].

¹⁵⁵ Louis Forton, *Les Pieds Nickelés s'en vont en guerre*, n° 334, 10 décembre 1914, Éditions Henri Veyrier.